

TABLE RONDE : LA PSYCHOLOGIE EST-ELLE SOLUBLE DANS LES NEUROSCIENCES ?

Depuis les années 90, tous les travaux dans le domaine des neurosciences bénéficient d'une médiatisation et d'une vulgarisation qui vont souvent bien au-delà des résultats scientifiques. Ils tendent à devenir l'alpha et l'oméga de l'explication des conduites humaines en lieu et place des approches psychologiques et sociales, et au risque de la réduction de l'intériorité psychique au biomédical.

Psychologie et physiologie, une histoire ancienne
 Pour Régine Plas, spécialiste de l'histoire de la psychologie, les liens entre la psychologie, la biologie et la physiologie ont toujours été complexes voire conflictuels. Les premiers psychologues voyaient dans cette affirmation un moyen de prendre de la distance avec l'introspection et de montrer que tout événement psychique est en même temps corporel.

La psychologie expérimentale, qui restera dominante jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale, y trouva le renforcement de son assise scientifique. La création d'un nouveau cursus en psychologie clinique par Daniel Lagache a fait naître une rivalité toujours très actuelle, au travers de la question du rattachement des départements de psychologie aux sciences de la vie, ou aux sciences médicales, ou aux sciences humaines et sociales.

Dans les années 70, la psychologie expérimentale devient psychologie cognitive et s'oriente dix ans plus tard vers les neurosciences. Selon Franceso Panese, dans les années 80, on parlait déjà de sciences cognitives mais pas de « cerveau » car la technique n'était pas encore opérationnelle. Elle le deviendra dès les années 90, faisant apparaître de nouveaux professionnels et contribuant à « marginaliser ceux qui problématisaient le psychisme et la pensée dans un autre registre que la cérébralité ».

Dès 1999, Guy Tiberghien, psychologue cognitiviste met en garde contre le développement d'une « nouvelle phrénologie » et dénonce les recherches qui utilisent « le prestige technologique de la neuro-imagerie afin de justifier les idées du sens commun ou des conceptions psychologiques, sociales, et même politiques, largement dominantes ». La psychologie cognitive en cherchant à gagner une respectabilité scientifique n'a-t-elle pas du même coup signé son arrêt de mort, en octroyant au cerveau la place centrale en lieu et place de la psychologie ? La disparition des revues de psychologie expérimentale semble valider cette crainte.

Quelles connaissances les neurosciences ont-elles véritablement apportés ?

Pour Bruno Vivicorsi, avec les neurosciences on tend à



Pour interroger cette évolution, une table ronde a réuni Régine PLAS, professeur émérite en psychologie, BRUNO VIVICORSI, maître de conférences en psychologie cognitive à l'université de Rouen et FRANCESCO PANESE, professeur d'études sociales et des sciences à l'université de Lausanne.

redécouvrir des évidences mais avec une apparente garantie de rigueur, de méthode. Par exemple, les quatre piliers de l'apprentissage (attention, engagement actif, concentration et mémoire) sont bien connus depuis longtemps par les enseignants et pourtant la neuro-éducation semble les redécouvrir et promeut une visée pronostique et neurobiologique des apprentissages. Elle oublie ainsi que les zones du cerveau ne sont pas seules en jeu, mais que sont aussi mobilisées les intentions de l'enfant et le contenu de ce qui doit être appris.

En quoi les neurosciences peuvent-elles influencer les politiques sociales et éducatives ?

Pour B. Vivicorsi, l'instrumentalisation des neurosciences vise à outiller des politiques publiques, sociales, éducatives qui réduisent la complexité et transfèrent sur les sujets la responsabilité de leur employabilité, de leur performance, de leur santé.

F. Panese souligne également une sorte d'auto-façonnage des sujets eux-mêmes. Une défaillance est désormais interprétée comme une défaillance du cerveau. En fait, l'imagerie médicale a permis de donner « une matérialité à des phénomènes subjectifs repérables sur des outils ». Les neurosciences semblent ainsi avoir conquis progressivement les fonctions supérieures de l'esprit y compris les sciences affectives (émotions), en marginalisant la psychologie, fondée sur les relations intersubjectives.

Mais les neurophiles de la neuro-imagerie soutenant qu'il n'y a pas d'autre méthode, ne devraient-ils pas prendre en compte l'histoire ? Pas plus qu'au moment de la phrénologie la neuro-imagerie n'est « LA » bonne méthode, c'est simplement la dernière. ■